

6-1-2007

La nouvelle génération des écrivains africains

Lilyan Kesteloot

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Kesteloot, Lilyan (2007) "La nouvelle génération des écrivains africains," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 68 : No. 1 , Article 13.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol68/iss1/13>

This Document is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Lilyan KESTELOOT

Université de Dakar

La nouvelle génération des écrivains africains¹

Après la génération des écrivains de la négritude et leurs successeurs immédiats dont l'engagement politique et culturel fut éminent, on constate, avec une détérioration de la politique africaine, un certain désarroi chez une troisième génération dont romans, pièces et poèmes reflètent surtout le chaos qui atteint le continent à des degrés divers. La quatrième génération réagit plutôt par la dérision et la provocation : elle ne se veut plus ni témoin ni prophète, parfois même plus africaine, préférant mettre l'accent sur l'écriture que sur le contenu de ses productions; c'est surtout le fait d'écrivains francophones exilés, car ceux qui restent en Afrique poursuivent leur rôle de « passeurs » à travers les avatars de la nouvelle Afrique.

Littérature de l'anomie et de la déviance, de la subversion, de la destruction et de la décomposition...; expression des complexes, des traumatismes, des refoulements... image d'une contre-société, de contre-culture... lieux et non-lieux des turbulences dont le passage à l'univers littéraire s'effectue par des ruptures, des dissociations, des collisions, des explosions... l'écriture est une décharge électrique. (Ngal).

Cette expressive description du « nouveau discours africain » nous est donnée par Georges Ngal qui, sur 222 pages souvent lyriques, s'interroge sur les « nouvelles conditions d'émergence d'une pensée africaine ».

C'est que cette dernière se trouve en crise radicale, consécutive à celle de notre monde, dit-il encore : « Nous vivons une société précipitée dans le chaos et dans le devenir; nous sentons que la science elle-même est en crise ».

Michel Serres ne dit pas autre chose lorsqu'il observe le « basculement généralisé des formats », autrement dit des structures, et donc des critères dans nos institutions comme dans

¹ Le présent article est la version écrite d'une conférence donnée à Dakar (Sénégal) par l'une des toutes premières spécialistes de la littérature africaine. Il est inclus à titre de document.

nos savoirs : la philosophie, la politique, l'éthique, la science et jusqu'à la notion de vérité sont bouleversées et exigent ce que Ngal synthétise par une jolie formule : « Il faut faire surgir une nouvelle réorganisation conceptuelle de nos rapports avec la réalité globale ». En plus simple : le monde actuel a tellement changé qu'il est urgent de le repenser, pour l'interpréter, pour s'y mouvoir, pour avoir prise sur lui, si possible...

Ainsi Ngal a-t-il caractérisé l'essentiel de l'esprit du temps, et singulièrement celui de la nouvelle génération des intellectuels, écrivains et artistes de l'Afrique noire.

Faut-il vraiment rappeler ici les causes plus précises de la crise africaine? Depuis vingt ans, en effet, le continent ne s'est pas arrangé : la moitié des jeunes États sont en proie à des convulsions politiques intérieures graves, cependant que les autres se débattent dans des problèmes économiques et sociaux liés aux effets du néolibéralisme mondial imposé par les pays occidentaux. Ajoutons à cela les sécheresses alternant avec les criquets, sans compter les épidémies dont la nature ne cesse de gratifier nos populations.

Il nous suffira de lire les circonstances et les détails dans les colonnes du *Monde diplomatique* et d'en observer les dégâts sur les écrans de télévision lorsqu'ils consacrent trois ou quatre minutes au sud du Sahara.

Les écrivains de la négritude se voulaient témoins de leur peuple, témoins de leur temps. Pendant trois générations, ils ont exprimé un passé tragique, un présent douloureux, mais un espoir infini dans un avenir qu'ils voyaient, qu'ils voulaient radieux : Césaire, Senghor, Fanon, Depestre, Roumain, David Diop, Dadié, Mongo Beti, Cheikh Hamidou Kane, mais aussi Seydou Badian, Massa Diabaté, Aké Loba et même Sembene Ousmane dans *Les bouts de bois de Dieu* :

et je vous vois pousser des nations Mali, Guinée, Ghana
et je vous vois hommes
Point maladroits sous le soleil nouveau...
Je vois l'Afrique multiple et une
Un peu à part mais à portée
Du siècle comme un cœur de réserve
Ainsi rêvait Aimé Césaire en l'an de grâce 1961
Rêveur d'utopie.

Et il n'était pas le seul, car tout l'espoir était permis, théoriquement. Euphorie des années de l'Indépendance! Les poètes la chantèrent tout d'abord sans subodorer qu'elle serait si brève :

Je suis la nouvelle Afrique
Je bâtis de ma main
Je bâtis le destin
D'un continent (Morisseau-Leroy).
Le coq a clamé l'aube du grand départ
In-dé-pen-dance (Charles Ngandé).
Et quand le rocher fut couvert de mousse
Il était minuit, minuit de septembre
Et nous l'avons baptisé Mali (Boukary Diouara).

Et Yambo Ouologuem fut conspué dès lors qu'il brisait les mythes et tout d'abord celui de l'Afrique précoloniale, l'Afrique des empires chère à Senghor, qu'on s'était plu à projeter dans un avenir imaginaire, hors des entraves de la servitude « et libre enfin de produire / Dans son intimité close / La succulence des fruits ».

Là-dessus passa le rouleau compresseur de l'histoire. Avec les coups d'État, les régimes militaires, les gouvernements corrompus, les présidents à vie, les pseudo-démocratisations, les budgets en faillite, l'intervention du FMI, la dévaluation, les tentatives de sécession, les conflits ethniques et religieux, les États disloqués comme la Somalie, le Soudan, la Sierra Leone et j'en passe. Mais que voulez-vous? «Allah n'est pas obligé» d'intervenir, n'est-ce pas? constate feu Kourouma!

L'Afrique libre d'aujourd'hui compte le plus grand nombre de soldats de l'ONU et autres forces d'intervention internationale, pour tenter d'y rétablir l'ordre.

Les écrivains africains d'aujourd'hui sont donc les témoins de l'Afrique d'aujourd'hui. Ils ne peuvent plus rêver des lendemains qui chantent...

Les aînés d'abord : Kourouma, Sassine, Bemba, Sony Labou Tansi, Mudimbe, Bernard Nanga, Paul Dakeyo, Claver Ilboudo, Fantouré, A. Mandé Diarra, Tchicaya, Henri Lopes.

Puis les suivants : Moussa Konate, Boris Diop, Séverin Abega, Dongala, Laurent Owondo, Tanella Boni, Véronique Tadjo. Et

Bolya le Congolais qui en plus de son *Cannibales* a écrit *Afrique, le maillon faible*, procès-verbal de constat (comme aurait dit René Maran) absolument impitoyable. Personne n'a réagi, alors que *Négrologies: Pourquoi l'Afrique meurt* a provoqué un concert de protestations! Pourtant, Bolya est plus dur que Stephen Smith... même A. Latif Coulibaly avec *Wade, un opposant au pouvoir*.

Voyons à présent les cadets : Kossi Efoui, Biyaoula, Mabanckou, A. Waberi, Sami Tchak, Caya Makele, Patrice Nganang, Kangni Alem, Calixthe Beyala, Couao Zotti : violents, provocateurs, agressifs pour la plupart, maniant la dérision jusqu'au délire avec une volonté affirmée de rupture. Et d'abord d'avec leurs prédécesseurs, voire d'avec leur continent.

On les comprend. L'Afrique actuelle n'est pas drôle, derrière les sourires inéluctables des marchandes de cacahuètes. Écoutons l'écrivain Pabe Mongo qui est de cette génération :

Si nos aînés étaient essentiellement préoccupés par la reconnaissance de l'identité de l'homme noir, je dirais que nous sommes les écrivains des sept plaies d'Afrique... la situation de l'homme noir s'est à tel point dégradée que notre littérature ne met plus en scène des héros mais des victimes.

L'Afrique est devenue « ce continent apparemment voué à toutes les calamités », écrit encore le poète Hamidou Dia. Donc, ne plus être catalogué « écrivain noir ou africain », mais écrivain tout court, ou se noyer dans la mer de la Francophonie, ou dans l'océan de la *World Fiction*; on les comprend.

Sans doute, l'individu est libre, c'est du moins notre conception de l'homme moderne. On peut échapper à son destin. Et d'abord, partir. Physiquement : l'Europe, l'Amérique. Pourquoi pas? La majorité des jeunes écrivains cités résident aujourd'hui à l'étranger, au point que Bernard Magnier a créé pour eux le vocable d'écrivains beurs; mais est-ce réellement plus valorisant? Encore un tiroir... l'homme est un être « classeur », l'anthropologue Lévi-Strauss l'a bien démontré, et c'est irrémédiable, on vous classe toujours dans une catégorie.

Par ailleurs, partir mentalement n'est vraiment pas facile et si on interroge la plupart des récits de ces écrivains, on tombe sur une évidence : leur lieu d'écriture demeure bien l'Afrique. Ou la

problématique des Négro-Africains en France. Ainsi en va-t-il de Biyaoula ou de Sami Tchak. Ou encore les aléas des allers-retours entre les deux continents, comme chez Kangni Alem, Mabanckou ou Kadidjatou Hane. En vérité, l'Afrique leur colle à la peau, au ventre, au cerveau.

Kossi Efoui nous brosse un tableau épouvantable de son Togo natal. Raharimana esquisse une vision fantasmatique de l'histoire de Madagascar, Nganang se glisse dans la tête d'un chien pour évoquer un Cameroun sordide, Wabéri traîne avec lui les blessures et les nostalgies de Djibouti, G.P. Effa restitue les drames intimes de son groupe d'origine alors qu'il enseigne la philosophie aux petits Français... Tout comme Senghor égrenait ses *Chants d'ombre* lorsqu'il était professeur à Tours.

Est-ce à dire que rien n'a changé? Au contraire, tout a changé, l'époque, l'environnement, les circonstances, l'Afrique, l'Europe, la monnaie, la mode, la communication, l'histoire, l'avenir de la planète. On est exactement dans cette société du « basculement » dont parle Michel Serres, ce lieu des turbulences qui, pour passer en littérature, répercute ses collisions sur nos écrivains partis à la recherche de ce « nouveau discours africain » que Georges Ngal annonçait au début de notre exposé.

Même si concrètement les jeunes écrivains n'en ont pas clairement conscience, cette quête, ils la vivent et leur écriture traduit leurs inquiétudes comme leurs aspirations; et Ngal développe les dimensions de cette recherche avec ses conséquences sur l'acte littéraire, les rôles du narrateur et jusqu'aux formes du récit « qui se refuse à s'enfermer dans un genre fictif, réel, événementiel, poétique, romanesque, légendaire, réaliste, etc., qui refuse même d'être catalogué dans le genre "absence de genre" ».

D'autres collègues et nous-mêmes avons décrit ailleurs (voir Kesteloot, 2001-2003) ces perturbations de l'écriture et de la langue chez nos romanciers d'aujourd'hui et qui menacent parfois jusqu'à l'intelligibilité de leurs textes, car c'est un piège que quelques-uns ont frôlé, et non des moindres.

En effet, le risque que l'on prend lorsqu'on s'écarte par trop de la langue standard, de sa syntaxe ou de son lexique, est que le

livre que l'on voulait universel voit son lectorat potentiel se réduire dangereusement, et plus encore le lectorat africain, fonctionnaires et étudiants – à savoir celui qui a été instruit dans une langue européenne. Je ne parle pas pour l'instant des textes écrits dans les langues nationales.

Prenons quelques illustres exemples : *Les sept solitudes de Lorsa Lopez*, roman de Sony Labou Tansi, fut apprécié de certains professeurs, mais fort peu lu par le grand public, à cause de la non-visibilité de son propos durant le premier tiers du livre, enfoui dans une description interminable – autant que chaotique – de l'environnement où se meut son héroïne. Autre exemple : le public africain n'a que médiocrement apprécié – littérairement parlant – le dernier ouvrage de Kourouma alors que celui-ci était couronné par le Renaudot. Les collègues ont estimé le parti pris d'écriture artificiel et peu convaincant, comparé à ses trois romans précédents.

D'un autre auteur chevronné, Tierno Monenembo, dont nous avons adoré *Les écailles du ciel*, il faut avouer que *Un rêve utile* nous est tombé des mains, avec son débit continu sans paragraphes à longueur de pages et son brouillage des narrateurs, comme du fil de la narration. Il essaie les mêmes « manières de dire » s'apparentant au style oral dans *Cinéma*. Ce sont sans doute des expériences qui fascinent une fois de plus les professeurs, mais pas un étudiant des universités africaines n'ira jusqu'au bout de ces textes où l'on se perd. Depuis, heureusement, il a repris son style « naturel » dans son superbe *Peuls*.

Un autre piège est l'abus de la langue « verte », c'est-à-dire l'argot. On le rencontre de plus en plus dans les textes des écrivains africains, à côté des expressions du patois local. S'il s'agissait de sortir de la langue trop académique de Cheikh Hamidou Kane ou de Malick Fall, d'accord. Mais où s'arrêter ? Car rien ne vieillit plus vite que l'argot. Le meilleur exemple, c'est Bernard Pivot qui nous l'a donné – involontairement – lors d'un concours de dictée qu'il avait truffé de mots empruntés au vocabulaire de la rue. Il fut donc très étonné du nombre de fautes que les concurrents firent au mot *bath* ; c'est que *bath* est déjà complètement démodé, *bath*, c'était quand Pivot avait vingt ans, après on a dit « chouette », puis « super » ; aujourd'hui on dit « grave » !

De même, un auteur important comme Céline n'échappe pas à ce phénomène dans la mesure où il lui arrive d'abuser de cette langue verte, et ce, dans *D'un château l'autre*, plus que dans *Voyage au bout de la nuit*... Le début de *D'un château l'autre* « date » au point d'être quasi illisible; heureusement que, 30 pages après, il se remet à écrire normalement! C'est pire encore pour un auteur à la mode dans les années 1920 comme Maurice Dekobra dont *La madone des sleepings* fut un best-seller: tout le monde l'a oublié aujourd'hui.

Certes, à présent, on n'écrit plus pour plaire (comme du temps de Molière), mais, même si c'est pour choquer ou pour surprendre, encore faut-il intéresser. Un récit où les péripéties de la langue se multiplient au point de prendre le dessus sur l'histoire devient vite lassant et devient même un obstacle aux intentions qu'il est chargé de transmettre.

Ceci dit, et au-delà des aventures du style, et pour en revenir à la question de l'identité, on constate que les écrivains africains actuels demeurent bien Africains, quoi qu'ils en disent, et ils le seront aussi longtemps qu'ils se feront l'écho de l'Afrique, de ses affres et perturbations, des exigences et des mutations de sa culture.

Ce n'est pas un ghetto, c'est une identité, en crise peut-être, mais cohérente, respectable, et qu'ils partagent avec d'autres grands écrivains comme Senghor, Soyinka, Ben Okri, Ngugi Wa Thiong'o, Pepetela et aussi d'autres grands hommes comme Cabral, Mandela, Nkrumah, Nyerere. De même, « écrivain russe » est une identité, que ce dernier, comme Makine, soit tsariste, soviétique ou libéral. Ou encore « écrivain canadien », qu'il écrive en anglais, français ou joyal.

Je sais qu'on peut discuter à l'infini sur ce sujet et qu'il existe une série d'écrivains et artistes qui peuvent revendiquer une double appartenance, comme Julien Green, Kundera, Jorje Semprun, Michel del Castillo, Rainer Maria Rilke, tous étrangers qui ont choisi d'écrire en français sans jamais renier ni leur culture, ni leur langue d'origine.

Et sans doute nos écrivains africains francophones, lusophones et anglophones sont-ils pour la plupart dans ce cas. Mais ils ne perdent pas pour autant cette dimension continentale ou insulaire

qui les rend insolubles dans la grande marée littéraire de l'Hexagone (600 romans par an!) et c'est tant mieux.

À l'Europe, ils apportent une ouverture, un dépassement, cependant que l'Europe leur sert de tremplin et élargit leur audience. Car ne les lit-on pas, ne les écoute-t-on pas justement parce qu'ils parlent de l'Afrique? Non à l'instar de nos écrivains exotiques, Loti, Demaison, Randaux ou plus près de nous le charmant Orsenna, ou encore William Boyd. Mais de l'intérieur, avec leurs tripes, avec leur sang, avec leur enfance, leur passé et leurs rêves d'avenir. Qu'est-ce qui distingue l'écrivain africain de l'écrivain colonial ou postcolonial?

C'est que l'Europe comprend de moins en moins l'Afrique, il faut l'avouer. Nos écrivains constituent donc ce petit groupe de « passeurs » initiés, vraiment informés, indispensables, dont parle Alain Ricard, et on les interrogera longtemps encore sur ce continent problématique.

Et pas seulement sur ses tragédies et ses convulsions, mais sur ses modes de vie et de pensée, ses traditions, ses mutations. Voyez l'intérêt soulevé par les écrits de Hampaté Bâ, de Boubou Hama, de Jomo Kenyatta. Et actuellement par les romans d'Aminata Sow Fall, de Ken Bugul, de Monique Ilboudo, de Buchi Emechetta, de Flora Nwapa, de Michèle Rakotoson, de Fatou Keita, de Mariama Barry. Cette parole des femmes africaines qui s'exprime avec retard, mais avec quelle énergie et quelle originalité! C'est tout un pan de l'Afrique qu'elles nous révèlent, jusqu'ici plus ou moins occulté par leurs collègues du sexe fort.

De même, les romanciers du terroir moins connus mais plus nombreux, comme Maurice Bandaman, Papa Weynde Ndiaye, Eugène Ebode, Elimane Kane, Bassek Ba Kobhio, Pabe Mongo, Amadou Kone, José Pliya. Ils ont embrayé sur leurs illustres aînés: Chinua Achebe, Cyprian Ekwensi, Mongo Beti, Olympe Quenum, Abdoulaye Sadjji, Pliya père. Ce courant ne s'est jamais arrêté et leurs tenants nous offrent à leur tour des textes pleins de saveurs et d'informations sur leurs sociétés et leurs cultures respectives. Car l'Afrique est « multiple et une » et on ne prie pas, on ne meurt pas au Cameroun comme au Sénégal. Très utiles, donc, les écrivains du terroir, du terrain, pour observer l'Afrique au quotidien, du pain quotidien. Et puis aussi, « il faut rester dans ce

pays si l'on veut que ce pays devienne habitable », rappelle Lionel Trouillot à propos d'Haïti.

Il ne faut pas en effet limiter la production littéraire africaine au groupe le plus médiatisé: celui des écrivains en exil. Certes, beaucoup sont en France ou aux États-Unis. Certes, Le Seuil, Le Serpent à plumes, Actes Sud et plus récemment les Éditions Stock, Gallimard, Grasset sont des diffuseurs efficaces qui amplifient l'écho de Présence Africaine et de L'Harmattan toujours actifs dans la publication des écrivains noirs.

Et il est vrai que ceux qui publient en Afrique souffrent – aujourd'hui plus que naguère – d'un environnement économique défavorable, d'un lectorat de moins en moins francophone, d'une publicité locale (journaux, télé) peu sélective, ce qui n'aide pas à distinguer le bon grain du mauvais, ni à faire surgir ceux qui mériteraient une diffusion internationale.

Je ne m'étendrai pas ici sur l'absence d'une véritable critique littéraire dans les différents pays du continent et sur la récupération de certaines associations d'écrivains par les instances politiques pourvoyeuses de prébendes. Cela fait partie de la détérioration qui affecte le fonctionnement de plusieurs de nos États et qui touche aussi bien le système éducatif, l'action culturelle, la fonction publique ou la magistrature. Tout cela est bien connu, en dépit des langues de bois en usage dans la diplomatie.

Mais l'écrivain africain d'aujourd'hui n'est plus dupe de personne et c'est cette volonté de vérité sur lui-même et sur autrui (les Blancs, l'Europe), sur les siens (l'Afrique actuelle, ses dirigeants, ses villes et ses campagnes, les jeunes, les *Black-métro*), c'est cette volonté d'authenticité qui fait son mérite et son intérêt au-delà de sa qualité littéraire. Qualité capitale au demeurant, « car rien n'est dit qui n'ait trouvé sa forme », écrivait Valéry!

C'est en quoi la littérature est différente du journalisme. Exemple? On a tout dit sur les événements du Rwanda. On a tout écrit. Mais c'est Boris Diop qui nous atteint au cœur – plus loin que l'horreur – et donne chair à cette situation paradoxale de deux peuples condamnés à vivre ensemble après s'être entre-tués. *Murambi* ou le dur devoir de durer...

Et chacun des écrivains impliqués dans cet improbable périple, Koulsi Lamko, Véronique Tadjou, Nioki Djédanoun ou Waberi, chacun avec ses mots et sa sensibilité d'Africain concerné, apprivoise l'impensable, le met en scène, en rêve ou en légende, cherche l'issue, ouvre des pistes sur l'avenir. Car ils se sentent comptables de l'avenir du continent. Témoins majeurs. Indispensables encore une fois. Passeurs et artisans d'un nouveau discours africain, comme Ken Saro Wiwa du Nigeria, comme Nuruddin Farah de Somalie, comme Bessie Head de Namibie, comme Fatou Diome du Sénégal, comme Tanella Boni de Côte d'Ivoire et même comme Nadine Gordimer dans son très beau dernier roman *The Pickup*. En attendant l'avènement de la nouvelle Afrique, en gestation douloureuse, et dont il leur appartient d'être les précurseurs lucides, exigeants et véridiques.

Lilyan Kesteloot est professeur et directeur de recherche à l'IFAN (Université de Dakar). Elle a publié *Les écrivains noirs de langue française* (1963), *Césaire, poète d'aujourd'hui* (1963), *L'anthologie négro-africaine* (1968; 1981; 1992) et plusieurs ouvrages sur la littérature orale peule, bambara et wolof. Elle a récemment publié *Histoire de la littérature négro-africaine* (2001) et *Césaire et Senghor, un pont sur l'Atlantique* (2006).

Références

BOLYA (2002). *Afrique, le maillon faible*, Paris, Serpent à plumes.

BONI, Tanella (2006). *Les nègres n'iront jamais au paradis*, Paris, Serpent à plumes.

-- (2005). *Matins de couvre-feu*, Paris, Serpent à plumes.

DEVI, Ananda (2006). *Ève de ses décombres*, Paris, Gallimard.

DIOME, Fatou (2003). *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière.

-- (2002). *La préférence nationale*, Paris, Présence Africaine.

DIOP, Boubacar Boris (2002). *Murambi*, Abidjan, NEI.

EFFA, Gaston-Paul (2006). *Le cri que tu pousses n'éveillera personne*, Paris, Gallimard.

-- (2000). *Ma*, Paris, Grasset.

EFOUI, Kossi (2001). *La fabrique des cérémonies*, Paris, Seuil.

GORDIMER, Nadine (2001). *The Pickup*, Bloomsbury, Allen and Unwin.

KANGNI, Alem (2004). *La fête des masques*, Paris, Gallimard.

-- (2002). *Cocacola jazz*, Paris, Dapper.

KOUROUMA, A. (2005). *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil.

- MABANCKOU, Alain (2006). *Mémoires de porc-épic*, Paris, Seuil.
- (2005). *Verre cassé*, Paris, Seuil.
- MONENEMBO, Tierno (2006). *Peuls*, Paris, Seuil.
- (1997). *Cinéma*, Paris, Seuil.
- (1991). *Un rêve utile*, Paris, Seuil.
- (1986). *Les écailles du ciel*, Paris, Seuil.
- NGAL, Georges (2000). *L'errance*, Paris, Présence Africaine.
- NGANANG, Patrice (2004). *L'invention du beau regard*, Paris, Gallimard.
- (2001). *Temps de chien*, Paris, Serpent à plumes.
- OUSMANE, Sembene (1960). *Les bouts de bois de Dieu*, Paris, Le Livre contemporain.
- SMITH, Stephen (2003). *Négrologies: Pourquoi l'Afrique meurt*, Paris, Calmann-Levy.
- TADJO, Véronique (2002). *L'ombre d'Imana*, Paris, Actes Sud.
- TANSI, Sony Labou (1994). *Les sept solitudes de Lorsa Lopez*, Paris, Seuil.
- TCHAK, Sami (2006). *Le paradis des chiots*, Paris, Mercure de France.
- (2004). *La place des fêtes*, Paris, Gallimard.
- WABÉRI, Abdourahman (2006). *Les États-Unis d'Afrique*, Paris, Lattès.
- (2003). *Transit*, Paris, Gallimard.
- (1997). *Balbala*, Paris, Serpent à plumes.
- ZOTTI, Couao (2004). *Notre pain de chaque jour*, Paris, Serpent à plumes.
- (2002). *L'homme dit fou*, Paris, Serpent à plumes.
- Lire aussi :*
- CAZENAVE, Odile (2004). *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*, Paris, L'Harmattan.
- KESTELOOT, Lilyan (2004). *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala.
- (2001-2003). *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala.
- MONGO MBOUSSA, Boniface (2001). *Désir d'Afrique*, Paris, L'Harmattan.